

**MADRIGAL**

**CHRISTINE CANALS-FRAU**

## I.

La main s'immobilise dans l'espace avant de décrire un cercle en se refermant.

Les archets quittent les cordes, les embouchures s'éloignent des lèvres.

Un soupir d'aise semble émaner du groupe : au delà du soulagement de la tâche accomplie, la satisfaction d'avoir réussi à transmettre une fraction de la beauté dissimulée dans les taches noires sur le papier. Tous ensemble respirant, courant, s'arrêtant, s'éloignant et se retrouvant à nouveau, parlant et chantant comme un seul homme ! Parfois le miracle se produit, inexplicablement. De la glèbe mille fois pétrie surgit le souffle.

Andreas lève les yeux. Le petit homme dont la main vient de s'abaisser se tient coi, les yeux fixés sur la partition où il paraît encore, par une opération mystérieuse, distinguer des échos inouïs. Autour de lui, les instruments reposent sur les genoux, et les langues se taisent, craignant de rompre le recueillement général. Comme les autres, Andreas attend.

Magnifique, dit enfin l'homme d'une voix chargée d'émotion, magnifique. Et cette phrase ascendante au *quinto*... Souriant, il jette un coup d'œil à Andreas, dont c'est la partie. Tout ému, ce dernier rougit d'aise.

Le *consort* d'amateurs de musique de la Renaissance s'est réuni, ce soir comme chaque lundi, sous la direction du petit homme. Pour le garçon, les répétitions hebdomadaires sont justement faites de ces détails. De ces rares compliments, infimes pour d'autres, importants pour lui. De ces clins d'œil entre eux, de l'exigence du maître, de la complicité. De sa colère aussi,

bougonnante et injuste. De tout ce qui les rapproche. Bien jouer sous la direction d'Oliver est aussi capital à ses yeux que, pour un footballeur, marquer un but en finale de la Coupe du Monde.

Cela fait trois ans qu'il a commencé la viole de gambe avec celui que, par une ironie pudique, il appelle *son maître*. Après plusieurs années de pratique du violoncelle, au cours desquelles il étudiait sans grand enthousiasme, il a assisté par hasard à un concert de musique ancienne dans une petite église des environs de chez lui. Et là... coup de foudre ! une sorte de miracle l'a transformé. On aurait dit que le sens de la musique lui avait soudain été révélé. La technique, si prégnante jusque là, lui est apparue vaine, cédant la place à la musique elle-même. La direction, ainsi que plusieurs des parties de viole, étaient assurées par Oliver Schmidt.

A la fin du concert, le garçon est allé voir le musicien dans le vaste local au fond de la nef. Il l'a trouvé rangeant ses instruments : outre diverses flûtes à bec, Oliver possède toutes les violes, depuis le dessus jusqu'à la basse, et se plaît à passer de l'une à l'autre au cours d'un même concert. Autour de lui, les musiciens rassemblaient leurs partitions, bouclaient leurs étuis, se rhabillaient tout en bavardant, en plaisantant, en commentant le succès du concert. Pas une seconde Andreas ne s'est laissé arrêter par le fait que certains, en caleçon et chaussettes, enfilèrent leurs pantalons, ou que les femmes, à l'autre bout de la salle, ôtèrent leurs robes de concert. Il n'a vu que le petit homme brun et barbu aux épais cheveux raides, aux traits rudes et beaux, les épaules légèrement voûtées, qui couchait une viole dans son étui en écoutant ce qui ressemblait à une voix intérieure, un demi-sourire oublié aux lèvres. Et là, il s'est produit un second miracle, aussi étrange aux yeux d'Andreas que celui dont il venait d'être l'objet dans la salle de concert : d'habitude pourtant bavard, le garçon a perdu l'usage de la parole. Au contact de la cloche de cristal invisible qui entourait le petit homme, son cerveau et sa bouche ont cessé

de former des phrases, comme si l'intense concentration dont il était témoin commandait silence et respect.

Enfin, le musicien a levé les yeux vers lui, interrogateurs, aimables, légèrement ironiques.

Andreas a fait un immense effort sur lui-même :

— Je... euh... j'ai beaucoup aimé.

— Merci, dit Oliver, le sourire élargi. Byrd est une connaissance extrêmement profitable pour les amateurs de musique de la Renaissance.

Et voyant son jeune interlocuteur, pris de timidité, rester planté sans un mot, il l'encourage : vous jouez vous-même ?

— Du violoncelle. Mais je voulais... je voudrais vous demander... j'aimerais commencer la viole de gambe. Avec vous.

Durant leur dialogue, pas un instant la paisible activité d'Oliver ne cesse. Tout en rassemblant ses partitions, il répond au salut des autres musiciens, confirme l'heure de la prochaine répétition, le programme. Sans jamais se départir de sa sérénité, comme si son cerveau avait été conçu pour suivre plusieurs trains de pensée à la fois.

— Vous avez déjà essayé d'en jouer ?

— Non.

Oliver lui tourne le dos, enferme les partitions dans une gibecière de cuir ornée de lacets qui évoque l'artisanat hippie : rude, aussi inusable que lui.

— Combien d'années ?

— Cinq.

— Vous êtes bien avancé.

Un nouveau silence suit, les mains noueuses d'Oliver s'activant toujours avec lenteur et précision. Andreas tremble à l'éventualité d'un refus. A la fin, le silence trop long le pousse à avouer :

— Je n’aime pas la musique romantique. Mon prof m’en fait jouer tout le temps. Je préfère le baroque et... ce que vous avez joué ce soir. Je n’ai jamais rien entendu de plus beau.

Le sourire d’Oliver s’accentue, ses yeux pétillent.

— Vous avez de la chance. J’avais dix ans de plus que vous lorsque j’ai découvert la musique ancienne.

A nouveau, le silence s’installe tandis que les mains font passer la tunique de concert par dessus la tête brune, et qu’un pull en laine grossière tricoté main la remplace. Andreas ne se demande pas comment Oliver connaît son âge, il accepte la magie de la rencontre, son rythme lent, haché, et l’étrange sensation de cette cloche de cristal. Oliver enfile son manteau, le boutonne. Ainsi, il ressemble à un instituteur de province idéaliste et mal payé. Puis il extirpe un bout de papier qu’il tend à Andreas avec un clignement d’yeux amical :

— Venez me voir la semaine prochaine. Et si vous avez une main libre... ma camionnette est garée devant.

Ses étuis en main, il pointe le menton vers les deux instruments qui restent sur la table, et se dirige vers la sortie.

Ça, c’était il y a trois ans. Depuis, Andreas a fait des progrès remarquables. A dix-neuf ans, il étudie la viole, mais aussi l’orgue, le solfège, l’harmonie et l’histoire de la musique avec Oliver. Grâce à un arrangement administratif avec une école de musique, il touche son allocation étudiant et compense la faiblesse de cette somme par un travail de manutentionnaire dans un supermarché, ce qui lui permet de payer ses cours (à un prix symbolique toutefois) ainsi qu’un loyer : quelques mois plus tôt, il est parti de chez ses parents à la suite d’une dispute plus violente que les précédentes, ceux-ci acceptant mal son évolution des trois dernières années. Réaction d’autant plus déplacée dans l’esprit d’Andreas qu’il éprouve une admiration sans bornes pour son maître, ne tolérant pas la

moindre critique à son égard, sauf celles qu'il se formule à lui-même les jours où Oliver, de tempérament soupe au lait, montre quelque impatience à son égard. Alors l'élève se renferme en lui-même, boude et répond avec hargne jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il aille se calmer dehors en donnant des coups de pied aux cailloux, jurant qu'il ne remettra plus les pieds dans cette maison ! Mais dix minutes plus tard, le voici qui revient, l'air contrit... A force de se fréquenter tous les jours, le maître et l'élève finissent par ressembler à un vieux couple où, malgré les disputes, chacun sait tirer le meilleur parti de l'autre. Ce qu'Andreas admire le plus chez Oliver est certainement son ouïe : redoutable instrument devant lequel aucun à peu près, aucune variation de justesse, si infime soit-elle, ne trouve grâce. En cours, l'accord de la viole peut fort bien, si le garçon discute trop, provoquer de ces éclats qui, quelques minutes plus tard, feront voler les graviers dans l'allée. Car Oliver apprécie la discussion sans toutefois, fort de sa vaste expérience, tolérer de remise en question. "Vérifie l'octave" ou "ta quarte est trop haute" sont des déclarations à prendre au pied de la lettre. De même, s'il attend du garçon qu'ayant accordé une viole alto, il applique le principe à une viole ténor, mieux vaut transposer sans hésiter ! Mais cette oreille, comme Andreas l'envie, cette oreille absolue, infaillible... capable, lors des répétitions du lundi, d'isoler à tout instant chacune des huit voix d'un morceau, de localiser dans une harmonie fugitive le ré dièse trop haut d'un chanteur, le do trop bas d'une flûte, ou le léger désaccord d'une gambe ! D'identifier immédiatement n'importe quelle note du grave le plus grave à l'aigu le plus aigu, sur quelque instrument que ce soit ! De faire chanter à son possesseur, de sa belle voix de baryton, *prima vista* et à hauteur réelle, toutes les parties d'un madrigal, ou de lui faire remplacer, en l'absence de partition, les voix manquantes ce jour-là... La liste serait longue. D'autant que la viole n'est pas un instrument unique à la tessiture duquel l'oreille puisse s'habituer une fois pour toutes, tel le piano ou le hautbois : la viole est une famille, et les bons

gambistes transposent en sept clés d'un instrument à l'autre selon les besoins de la musique. Andreas n'en est pas encore là toutefois, même s'il travaille ses quatre nouvelles clés avec l'acharnement d'un possédé, s'entraîne à entendre des accords ou à comprendre les subtilités acoustiques de l'orgue. Mais il espère, et rêve, qu'un jour il sera comme Oliver, aussi à l'aise dans la musique que dans sa langue maternelle, avec une ouïe aussi développée, aussi naturellement capable d'appréhension qu'une paire de mains, et cette merveilleuse musicalité qu'il semble posséder à foison.

— Pas trop haut le *fa dièse*, s'il vous plaît.

Ils sont au milieu d'un nouveau morceau, un madrigal à six voix d'un compositeur italien du XVI<sup>ème</sup> siècle dont la musique est peu familière à Andreas.

— Pas de cadence romantique (Oliver chante *fa dièse, sol* d'une voix pleine de pathos et de vibrato) mais une cadence de la Renaissance : *fa dièse, sol*, rechante-t-il en corrigeant le *fa dièse* à la baisse pour le profit de la mezzo assise à côté d'Andreas. Ecoutez la flûte à côté de vous, elle ne peut pas jouer le *fa dièse* plus haut, Dieu merci...

Tous rient, la mezzo aussi. On reprend du début. Mais dès la deuxième ligne, les parties se décalent, Oliver interrompt :

— Ne traînez pas dans les croches, léger... Je vous rappelle que je bats à la blanche...

Nouvel essai, nouvelle interruption au même endroit.

— Otez vos sabots, les violes! Pas de ta, ta, ta, ta (il exagère la lourdeur de la petite phrase), mais un ta-ta-ta-ta-ta (la ritournelle court, légère et gracieuse, pleine de sens, tandis que la main droite d'Oliver mime un archet). Des chaussons de danse ! Sinon vous prenez du retard... Même endroit.

Tous se concentrent, mais ils pensent tellement à la deuxième ligne qu'ils trébuchent déjà sur la première. Oliver éclate :

— Regardez-moi, bon sang! Je bats la blanche, comme ça!

Tour à tour, il chante le début de chacune des voix, à tue-tête, passant en fausset pour les parties aiguës. L'assemblée serre les fesses, Andreas aussi, quoiqu'il connaisse les légendaires colères d'Oliver par cœur. Il sait que seule l'insuffisance, en l'occurrence la sienne et celle du *consort*, les provoque. Et qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'à se taire et se concentrer sur sa partie. Mais apparemment, il n'est pas le seul à accepter de payer ce prix pour profiter de l'enseignement du maître : les participants — bons amateurs — sont les mêmes d'une année sur l'autre, depuis plus de deux ans qu'Andreas fréquente l'ensemble.

On reprend encore, et cette fois-ci, la concentration du groupe est telle qu'on pourrait la toucher du doigt. La première ligne réussit, la seconde également, et l'on continue ainsi, cahin-caha, pas tout à fait juste, pas tout à fait ensemble, pas très musical, mais sans encombres majeurs jusqu'à la fin, où l'on soupire de soulagement. Oliver, toute colère retombée, complimente à la ronde. Pour une première lecture, ce n'est pas si mal.

Comment Andreas parvient-il donc, cinq fois par semaine, à supporter les humeurs d'Oliver, connues et redoutées dans le milieu de la musique ancienne ? Après tout, il existe d'autres professeurs aussi qualifiés et moins impatientes... Mais pour Andreas, il n'en est pas question. Il ne s'agit pas de transformer le maître à la convenance de l'élève, mais l'élève à la convenance du maître, ce qu'il a accepté d'enthousiasme dès le début de leur relation. A lui de se transformer, donc ; de s'exercer à appréhender l'incompréhensible. A lui de se hausser, si possible, au niveau du maître. Bien sûr, ces réflexions n'existent pas à l'état conscient dans l'esprit du garçon, mais il les met en pratique dans la mesure de ses moyens, avec, ça et là, quelques interruptions pour shooter les cailloux... A ses yeux, l'ascendant exercé par Oliver dépasse le musical pour atteindre à l'humain : ce qu'il a senti le premier soir sans bien le comprendre, cette attention magique à soi et à l'autre, cette concentration sur l'instant et le but, présent

et avenir, comme si tout, chez le petit homme, passait par le filtre d'une réflexion multiple, profonde et constante, le séduit telle la preuve d'un pouvoir caché et quasi surnaturel. Avec le temps, et la familiarité née de leur relation, Andreas a saisi que cette caractéristique avait deux origines : la solitude d'Oliver, et ses sentiments religieux. Car le maître croit en Dieu, au Saint-Esprit et à tout le fatras qu'Andreas, du haut de son jeune athéisme, considère avec un dédain amusé. Oliver prie tous les jours, fréquente l'église le dimanche. Hors Dieu toutefois, il est seul ; sans femme, enfant ni bête... Solitude qui ne date pas d'hier, s'il faut en croire la rumeur.

Dieu et la musique entretiennent en Oliver, pour autant qu'il semble à Andreas, des rapports étroits : point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner que c'est à Lui que le maître offre le résultat de ses efforts, tel un agneau de sacrifice. Que pour lui, Dieu est *dans* la musique, qu'Il *est* la musique lorsque celle-ci transcende l'imperfectibilité humaine pour s'envoler vers Lui. Que tous ses efforts le font tendre vers cette perfection, non pour elle-même, mais en tant qu'offrande d'amour et expression de la divinité. Que l'on n'aille pas croire cependant qu'Oliver, ayant accordé à sa maîtresse un statut divin, lui voue un respect trop profond pour coucher avec elle. Au contraire, pourrait-on dire : tant couche-t-il avec elle qu'il n'y a plus place en lui pour le désir des humains. La musique remplit sa vie, elle est son pain et son vin. Quant à l'espace restant, il est consacré aux élèves, aux collègues et à tous ceux qui acceptent, au nom de la musique, en elle et par elle, d'accomplir cet effort avec lui.

Et tandis que, d'un essai à l'autre, le madrigal d'Orologio progresse vers la perfection, Andreas imagine le moment où, la répétition terminée, Oliver et lui rentreront en camionnette (achetée par le maître afin de pouvoir transporter ses instruments les plus volumineux — positif, flûte basse et nombreuses violes — sur les lieux de concert). Il aime ces trajets

silencieux, dans la nuit noire, coupés seulement d'une réflexion de temps à autre, ou de musique choisie non pour meubler le vide, mais pour elle-même... Par intervalles, l'obscurité est balayée par les phares d'un véhicule roulant en sens inverse, et la rareté croissante du phénomène, comme ils quittent la banlieue et s'engagent sur les petites routes de campagne, augmente la satisfaction d'Andreas. Il aime le côté paisible du trajet ; loin de l'effrayer, l'obscurité le rassure, renforçant son impression d'être en sécurité sous la cloche de cristal, tous les deux, loin du monde... Et puis, dans le noir, malgré la pleine lune de ce soir, il ne distingue pas les mains d'Oliver sur le volant, ce qui le dispense de les regarder. Car tant qu'elles sont dans la lumière, on dirait un aimant : irrésistiblement, il est attiré par ce mélange de finesse et de force en elles, les doigts un peu courts, minces mais solides, musclés, ongles allongés et bouts en spatule... Il y a des mains repoussantes en ce qu'elles supposent de sueur ou de saleté ; et il y en a d'autres qui, quoi qu'elles fassent, évoquent toujours la tendresse... Celles d'Oliver sont ainsi : dans l'esprit d'Andreas, faites pour toucher l'instrument, expertes et délicates, et en tirer les plus beaux sons. Bien différentes de celles de son propre père, par exemple, doté de battoirs inélégants. Ou des siennes, avec leurs doigts comme des saucisses, hérités de sa mère. C'est d'ailleurs curieux comme il remarque ces détails maintenant, alors que jamais auparavant... Même amoureux, il tenait une main sans la voir. A présent, il observe les mains d'Oliver dans tous leurs gestes, triviaux ou musicaux, à travers les situations quotidiennes : sur le clavier de l'orgue, sur la viole comme sur le couteau à légumes... Il faut dire que ces derniers mois, Andreas a eu tout le loisir d'observer le maître à sa guise ; puisqu'en fait, il a emménagé chez lui, depuis l'ultime dispute avec ses parents — ce jour où il s'est retrouvé sans lit où dormir. Vers qui se tourner alors, sinon gratter comme un chien à la porte de son maître... Ce jour-là, le garçon s'est laissé recueillir avec gratitude, et il occupe maintenant la chambre d'amis du premier étage. Parmi les conditions

posées par Oliver : paiement d'un loyer — que tout soit clair entre eux — et respect du silence — en dehors de la musique jouée, travaillée ou écoutée, ces catégories excluant tout genre autre que classique. Prétendre que le maître a eu l'air enchanté serait exagéré... Mais ils ont conclu un accord. Si la cohabitation ne fonctionne pas, *no hard feelings*, Andreas trouvera autre chose. Et ma foi, depuis quatre mois cela ne fonctionne pas si mal...

Quelques remises à l'heure ont été nécessaires, bien sûr. Entre autres, il a fallu convaincre Andreas que la responsabilité des repas n'incombait pas qu'au plus âgé, et que la vaisselle, comme le ménage (ou ce que deux hommes seuls considèrent comme tel), échoit également à chacun des habitants de la maison. Mais une fois ces bons principes enfoncés dans la tête du garçon, la situation a rapidement évolué : pâtes au ketchup, hot-dogs et hamburgers ont figuré plus souvent au menu qu'ils ne l'avaient fait de toute l'existence d'Oliver ! Une fois de plus, il a fallu trouver une solution. Et c'est ainsi que depuis, ils font la cuisine ensemble, le maître convertissant progressivement l'élève aux vertus du végétarisme, étape indispensable sur la voie de la spiritualité...

En dépit de ces résultats toutefois, Andreas sent sourdement que quelque chose manque encore. Il en a été conscient depuis le début, quoique d'une façon vague, lui semble-t-il lorsqu'il jette un regard en arrière sur les trois dernières années. Il a porté cette espèce d'aspiration tout le temps en lui, patiemment, la couvant sans jamais exiger davantage. A présent, à force de grossir, elle commence à envahir sa vie, à déborder de son cadre. Au début, et pendant les deux premières années, on aurait dit un baluchon léger qu'il tenait dans ses deux mains, dont le contenu précieux lui réchauffait les doigts, et par là même le cœur. Il était prêt à le porter le reste de sa vie, en silence, sans rien demander à personne. Puis, ces derniers mois, le baluchon a enflé à la dimension d'une valise. D'agréable, il est

devenu pesant ; de chaud, brûlant. Andreas ne sait plus que faire maintenant, si le laisser tomber (ce qui fera mal), ou en examiner le contenu (ce qui fera mal aussi). Le fait est qu'il ne peut plus continuer à porter ce poids indéfiniment, qu'il en a mal aux bras. Déjà il ne dort plus... Depuis plusieurs nuits, il se tourne et se retourne dans son lit pendant des heures interminables, avant de se relever pour descendre boire un verre d'eau, lire, ou allumer la télé... Oliver l'a remarqué, ayant été réveillé quelquefois. Mais il n'a pas paru y accorder d'importance, et il est remonté se coucher en priant le garçon de ne pas faire de bruit, souhait irréalisable dans cette vieille maison qui craque et gémit de partout. Le lendemain, Andreas a traîné au lit, et le reste de la journée, il était fatigué, distrait. Depuis, il lui semble qu'il se consume à l'intérieur, qu'il va se mettre à hurler comme un chien à la lune, ou à pleurer tel un enfant blessé. Il rit trop fort et prend des attitudes. Il est mal à l'aise, excité, hors de lui. Et que dit le maître de tous ces symptômes, pourtant assez visibles pour susciter un commentaire ? Rien. S'il voit, il se tait.

Ainsi, lorsque, dans quelques minutes, la camionnette aura quitté les chemins de campagne et que ses pneus crisseront sur les graviers de l'allée, ils descendront tous deux, déchargeront les instruments, pénétreront dans la maison où ils allumeront les lampes, et rangeront les violes dans le salon de musique. Puis Oliver préparera une tisane, dont Andreas acceptera une tasse. Enfin, après avoir siroté dans un silence paisible, à peine entrecoupé de brèves remarques par dessus un journal ou un livre, ils iront se coucher chacun de son côté, leur toilette faite, Oliver dans son pyjama classique à rayures et Andreas en T-shirt et caleçon. Ils monteront au premier, se souhaiteront bonne nuit et refermeront la porte de leurs chambres respectives. Le garçon s'étendra dans son lit, un bouquin à la main... et se préparera à deux heures d'agitation que rien, pas même les moyens les plus éprouvés (masturbation ! amère consolation), ne parviendra à réduire. Alors ce soir, pour la première fois, il tentera autre chose. Ce soir, par cette nuit

de pleine lune, il ouvrira enfin la valise, et tant pis si cela fait mal, car il ne peut plus continuer ainsi. Il se sent tout simplement étouffer, comme si ce poids lui écrasait la poitrine ! Et le temps qui passe n'arrange rien, au contraire. La distance dont s'entoure Oliver, cette cloche de cristal dont le jeune homme s'est toujours émerveillé le rend fou à présent, faisant du maître un homme à part, intouchable, inaccessible comme tous les dieux.

Alors ce soir, Andreas se relèvera, sortira de sa chambre et traversera le couloir. Sur la pointe des pieds, il pénétrera dans la chambre d'Oliver, qui dormira. Il ôtera son T-shirt et son caleçon, et se glissera dans le lit à ses côtés. Le maître se réveillera. Andreas saisira sa main, cette belle main forte et fine, puissante sur l'instrument, et la pressera sur son sexe en même temps qu'il caressera, qu'il embrassera, qu'il empêchera Oliver de protester, de s'étonner, de s'écrier. Celui-ci se laissera persuader. Il enlèvera son pyjama. Il répondra aux caresses d'Andreas, et ils feront l'amour, et ils jouiront tous deux dans des gémissements de ténor ponctués de grognements de basse. Ensuite seulement pourra-t-il s'endormir sans le moindre effort, tel un enfant, la tête sur l'épaule du maître, le bras en travers de son torse. Voilà ce qu'il fera ce soir, enfin, pour la première fois de sa vie, mais certainement pas la dernière. Il sait qu'il a un beau petit corps, Andreas, un joli visage, qu'il peut séduire n'importe quel mâle amateur d'hommes, c'est arrivé souvent auparavant, il y a longtemps, dans sa vie antérieure à la rencontre avec Oliver. S'il avait voulu, il aurait pu avoir vingt amants (au lieu de ces quelques passades aussitôt oubliées, sans autre but que de se décharger) pendant ces trois années où il s'est consumé d'amour, s'enfonçant graduellement dans sa passion, négligeant les autres qui lui paraissaient risibles au regard du maître dont seuls les goûts, les opinions et les exigences comptaient. Ah, il s'est bien transformé, Andreas, aucun doute là dessus, il s'est laissé façonner au moule d'Oliver, rehausser à son niveau. Comment celui-ci pourrait-il refuser... ? De la sexualité du maître, il n'a pas de preuves, bien sûr, mais il jurerait qu'il a raison, il y a

des signes qui ne trompent pas, ce célibat de toute une vie et l'absence d'enfants, déjà... Ainsi que cette sorte de tendresse parfois, quand ils sont tout près l'un de l'autre, cette chaleur qui passe par la main d'Oliver sur son épaule, par son intérêt inépuisable envers l'autre... Non, ce soir il lui faut absolument tenter sa chance, quitte à tout perdre, tant pis, mais il ne croit pas à la défaite, Andreas, quitte ou double, il croit qu'il va gagner, il le sent.

Le moment venu, il suit son plan à la lettre : il se lève, guidé par le clair de lune, sort sur la pointe des pieds, s'introduit dans la chambre d'en face, où Oliver se réveille immédiatement. Qu'importe ! "C'est moi", chuchote le garçon tout en jetant ses vêtements, et il se glisse sous la couette à côté du maître, redressé sur le coude. Mais là, pris d'appréhension, il n'ose plus rien faire, surtout pas saisir la main d'Oliver pour la poser sur son sexe, malgré une érection qui ne demande que cela, et il reste en silence comme une vierge effrayée, à peine serré contre le corps chaud d'Oliver, embarrassé de ses membres.

— Qu'y a-t-il ? demande celui-ci à voix basse.

— Je t'aime...

Il tremble en disant cela, comme s'il commettait un crime de lèse-majesté. Il se tourne vers l'homme et, rassemblant son courage, l'entoure de son bras libre. Dans le silence qui suit, seulement troublé par leurs respirations, il commence à caresser ce qu'il trouve à portée de sa main, à travers le pyjama. Encore une fois, il est prêt à se contenter de si peu. Mais Oliver l'arrête d'un geste lourd, il immobilise cette main qui essayait déjà de gagner du terrain. Et ils restent à nouveau en silence, sans bouger, soudés l'un à l'autre, comme jetés là par hasard. Andreas pense : il va me repousser. Alors, de la même façon que le jour de leur rencontre, le garçon murmure ce qui lui passe par la tête, à toute vitesse, pour le convaincre :

— Ça fait trois ans que je t'aime, trois ans que j'ai envie de toi... J'ai tellement envie de faire l'amour avec toi. Je n'en peux plus d'attendre. Je deviens fou. Fou d'amour.

Il sent la main d'Oliver hésiter, peser sur son coude comme si elle voulait le tordre ; puis l'étreinte se desserre ; rampant lentement, la main amorce une remontée le long de son bras, sur sa poitrine, vers son cou, sa joue, ses cheveux. Comme elle le caresse au passage, cette main brûlante, tremblante, avec tendresse, oui, avec désir, et l'autre main la rejoint, ensemble elles palpent en aveugles ce jeune visage et ces doux cheveux blonds ; et les lèvres de l'homme cherchent timidement celles du garçon, effleurent, caressent au hasard ; jusqu'à ce que leurs langues se trouvent et qu'ils s'embrassent à n'en plus finir, qu'ils roulent l'un sur l'autre en un désordre de bras et de jambes, crabe à huit pattes (les doigts habiles du jeune homme fouillant le pyjama, arrachant, déshabillant), et les voici bientôt nus tous deux, bas-ventres collés, fondus en un seul corps. Ils s'explorent à présent au pâle clair de lune, se lèchent, se mordent, se sucent ; se frottent l'un à l'autre, transpirent comme des lutteurs de foire. Andreas défaille : il éjacule déjà, mais Oliver le tient fermement dans sa main, et son érection revient au bout d'un instant, une excitation si intense qu'elle les conduit sans plus tarder au troisième acte : l'un pénètre l'autre, en gémissant non de la façon qu'Andreas s'était imaginé, mais d'une voix plus aiguë, presque un ténor, comme sous l'effet d'une douleur intolérable... Les deux voix s'enlacent et se répondent en un contrepoint étrange rythmé de soupirs, de halètements, de bruits de succion et de grognements, sombre ballet animal qui va *accelerando molto, crescendo* jusqu'à la montée finale où seul le grincement du sommier se fait entendre, *vivace*, amenant le climax : débordement insensé, doigts qui agrippent, pétrissent et se tordent, bouche exhalant cette longue plainte quasi chantée, vocalise de la jouissance.

Ensuite vient la coda : Andreas glisse dans un sommeil profond, tandis qu'Oliver s'écroule à côté de lui. Leurs respirations se calment, et au bout de quelques instants, le silence de la maison n'est plus troublé que par le

ronnement du frigo, au rez-de-chaussée, et la brise nocturne dans les ormes du jardin.

## II.

L'aube rosit entre les arbres, teintant le feuillage d'or vif. La brise, tombée, a sculpté un inégal tapis de feuilles qui craquent sous les pas : paysage de montagnes en miniature, de bords de mers révoltées. Une magnifique journée d'automne s'annonce, où l'on voudrait être chien trottant dans la forêt et reniflant des senteurs d'humus. Dans l'allée, les pneus ont quitté leurs sillons, minuscules tranchées que rien ne vient remplir.

La maison dort encore, sourde aux chants des oiseaux et à tous les menus signes d'activité matinale. Au premier étage, l'immobilité est totale, hormis le léger soulèvement régulier, paisible, de la couette. En bas, seul le frigo, par intervalles, reprend son murmure obstiné.

Sur la table de la cuisine, sous le couteau à légumes qui lui sert de presse-papier, une feuille blanche arrachée à un bloc quadrillé, couverte de pattes de mouche, attend d'être lue. Considérés dans leur succession de gauche à droite, et de haut en bas, les signes constitueront pour le dormeur réveillé, d'ici quelques heures, le message suivant :

*Cher Andreas,*

*Peut-être t'étonneras-tu de mon absence. J'espère que tu as dormi aussi bien que tu en avais l'air.*

*Je ne peux en dire autant, l'insomnie m'ayant repris. Cela faisait des années... J'ai passé le reste de la nuit à réfléchir, à tenter d'éviter la conclusion. Il n'y a pourtant pas d'autre issue : j'ai cédé une fois, j'ai voulu croire, et voici où cela nous a menés... Je ne suis pas fait pour*

*entretenir une relation professionnelle, amicale et sexuelle avec la même personne. Comprends-moi bien : l'intimité constante, totale, de ta présence m'est insupportable. Je te blesserais, te meurtrirais, ce que je ne veux pas. Tu es trop jeune, et ne mérites pas de souffrir. Crois-moi, je sais de quoi je parle. C'est la raison pour laquelle je pars à présent, tandis que le jour se lève et que tu dors encore. J'emporte mes instruments, de quoi survivre quelques jours ; et je te demande instamment, pendant mon absence, de quitter cette maison. Je n'ai pas besoin de te rappeler les termes de notre contrat. Ta situation était précaire, tu l'as acceptée ainsi. Je suis désolé, j'aurais dû me rendre compte plus tôt à quel point cette conclusion était nécessaire.*

*Ne m'en veilles pas trop. Ce sera dur, je le sais. Je n'aime qu'à ma façon, de loin. J'ai tenté d'accepter... Je ne peux me transformer. Je ne sais qu'aspirer à une sorte de pureté, ou d'équilibre — appelle cela comme tu veux.*

*Je te laisse de l'argent pour le taxi, et ne doute pas que tu ne trouves une autre porte à laquelle gratter. Peut-être nous reverrons-nous plus tard sans en souffrir.*

*Bonne chance, pour la musique aussi.*

*Avec ma plus profonde amitié,*

*Oliver Schmidt.*